

trouverais mon bonheur à vivre avec vous... Monsieur, dit ensuite Adolphe, avec un profond sentiment, votre vue me fait une impression mille fois plus vive que tout ce livre que vous m'avez conté ! Dites-le-moi, je vous en conjure, comment avez-vous fait pour conserver cette sérénité de l'innocence et de la vertu, qui n'est plus de notre siècle ? D'où vient qu'à tant de candeur se joigne un héroïsme si pur ? Vous sacrifiez tout pour des hommes que vous n'avez jamais vus, que vous n'avez jamais connus, et qui probablement ne paieront votre dévouement que par les plus cruelles tortures. Comment est-il possible que vous ayez puisé de telles convictions ? Pourquoi faut-il qu'un jeune homme comme vous... ?

Le missionnaire tenait les yeux baissés ; une modeste rougeur colorait son visage.

— Oh ! monsieur, dit-il, si Dieu a mis en moi quelque chose qui vous attire à lui, ne détournez pas vers la créature un hommage et une affection, qui ne sont dus qu'à lui seul. S'il m'a tenu à l'écart, dès mes jeunes années ; si, dès mon entrée dans la vie, il m'a épargné bien des mécomptes et des illusions, à lui seul toute la gloire ; à lui, mon éternelle reconnaissance !

— Mon récit sera bien simple et bien court ; ma carrière n'a été marquée par aucun événement considérable. Mais, puisque vous désirez connaître mon histoire, je vais vous la raconter dans toute sa naïveté.

— Vous avez à peine connu votre mère ; je n'avais que deux ans lorsque je perdis mon père ; ma mère resta veuve avec deux fils en bas âge ; j'étais le plus jeune.

— Nous habitons la campagne, où nous avions une assez forte exploitation. Les soins des affaires et du ménage n'empêchaient pas notre bonne mère de s'appliquer à notre première éducation. Elle s'attacha surtout à nous faire aimer Dieu de bonne heure ; nous grandissions sous ses ailes, et sa tendre sollicitude ne négligeait aucun moyen pour éloigner de nous toute atteinte du vice, et pour nous faire aimer nos devoirs et la vertu.

— Je me sais toujours rappelé avec attendrissement le moment de notre prière ; le matin et le soir, nous étions à genoux près d'elle ; elle nous faisait faire le signe de la Croix, et réciter notre petite prière avec tant de respect que nos cœurs en étaient toujours émus.

— M. le Curé du village voulut bien nous donner les premières leçons, et nous allions tous recevoir ses instructions au presbytère. Dès lors, je me sentis porté au service des autels et ce fut pour moi une bien agréable nouvelle, lorsque ma mère m'annonça que j'étais admis au nombre des enfants de chœur. Toutes les cérémonies saintes me faisaient une impression touchante ; et j'étais au comble de mes vœux, lorsque, revêtu du surplis, je pouvais servir la sainte messe, ou porter l'encensoir devant le saint Sacrement.

— Le plus beau jour de ma vie devait bientôt luire pour moi. Je fis ma première communion ; époque qui sera toujours chère à mon cœur, et dont je ne perdrai jamais le souvenir. Ce fut le jour même de ma première communion que j'eus pour la première fois la pensée de me consacrer à Dieu dans le saint ministère. En rentrant de l'Église, je communiquai à ma mère ce que j'avais éprouvé. Ses yeux se remplirent de larmes. La joie et la sensibilité élaient dans son regard. — Anaclet, me dit-elle, tu sais combien je t'aime ; mais tu es à Dieu avant de m'appartenir ? Puis elle m'embrassa, me bénit : — Va, mon fils, ajouta-t-elle, si Dieu daigne se choisir un prêtre dans notre famille, applique-toi à t'en rendre digne. Tu es bien jeune encore ; ce n'est pas à ton âge qu'on prend une décision irrévocable ; mais conserve dans ton cœur la grâce de Dieu, et quels que soient les desseins de la Providence sur toi, tu ne te repentiras jamais d'avoir vécu en enfant chrétien.

— J'avais du goût pour l'étude ; mon frère en avait pour les travaux des champs ; il resta à la ferme, et je fus envoyé dans un pensionnat parfaitement dirigé. Mes années de collège s'écoulèrent rapidement ; je n'étais entouré que de maîtres vigilants et paternels, que de condisciples dociles, appliqués, vertueux. Les conseils des uns, les exemples des autres m'encouragèrent et me procurèrent les plus grands avantages. Le tems de mes études fut pour moi un tems de bonheur.

— Malgré que je fusse effrayé de la sainteté du sacerdoce et de mon indignité, la voix de mon cœur m'appelait sans cesse à me consacrer entièrement à Dieu. J'achevais tous mes cours et je fus ordonné prêtre, il y a trois ans.

— Ma mère était depuis quelque tems atteinte d'une maladie cruelle. Un cancer la rongait et elle souffrait les plus vives douleurs, avec la perspective de voir arriver le terme de sa carrière. Dieu, qui lui avait envoyé une aussi sensible épreuve, lui avait donné un trésor inépuisable de patience. Elle avait souvent demandé au Seigneur la consolation de me voir élevé au sacerdoce, avant de quitter ce monde.

Le Seigneur la lui accorda. Je vins célébrer la sainte messe, pour la première fois dans notre village, quinze jours avant sa mort. Quoique très souffrante, elle y assista avec une joie sainte et une piété inexprimable. Son mal, auquel il n'y avait plus de remède, fit de rapides progrès ; ses souffrances devinrent plus vives et sa patience plus admirable.

— Trois jours avant sa mort, elle reçut les derniers Sacrements ; M. le Curé se trouva subitement indisposé, et je dus porter moi-même le saint Viatique à ma mère. Ce furent là les prémices de mon ministère. En proie à des douleurs inexprimables, elle paraissait rayonnante de bonheur, et il semblait que Dieu consolait le dernier passage de cette âme si pure, par un avant-goût des délices du Ciel.

— Le soir même, je lui demandai la bénédiction. — Mon fils, me dit-elle, vous êtes prêtre de Jésus-Christ ; c'est à vous à me bénir, vous qu'il a daigné appeler aux saintes fonctions du sacerdoce. Elle joignit les mains, fit un effort pour se soulever ; et, les yeux inondés de larmes, j'appelai les bénédictions du Très-Haut sur cette mère si vertueuse et si chrétienne. Mon frère était près de moi et ne pouvait comprimer ses sanglots.

— Mes enfants, nous dit-elle, la vie n'est rien ; l'éternité est tout. Daigne le Seigneur graver cette vérité bien profondément dans votre cœur, et nous accorder la grâce de nous réunir tous dans son sein... pour toujours !

— Nous étions à genoux au pied de son lit ; elle nous bénit à son tour et imprima sur notre front le signe de la croix.

— Deux jours après, ma bonne mère s'était endormie du sommeil des justes.

## CHAPITRE VII.

## LA VÉRITÉ.

Après un silence, que l'émotion du jeune prêtre lui fit prolonger longtemps, il reprit en ces termes.

— J'avais, dès ma première jeunesse, éprouvé de l'attrait pour les missionnaires ; à mesure que j'avancé dans la carrière ecclésiastique, je sentais cet attrait devenir plus vif. Je consultai mes supérieurs ; et je fus envoyé au séminaire des missions étrangères à Paris, où je restai trois ans, occupé aux études spéciales, indispensables à ma nouvelle carrière. Grâce au Ciel, me voilà entre les mains de la Providence ; elle fera de moi tout ce qu'elle voudra pour sa gloire et pour mon salut ; je m'abandonne entièrement à sa conduite. Le Seigneur sait mieux que nous ce qui nous convient.

— Ainsi vous abandonnez votre patrie, votre fortune pour aller au loin annoncer l'Évangile, et vous le faites sans regret, sans arrière-pensée... Vous allez exposer votre jeunesse, votre santé, votre vie, sans aucun espoir de récompense...

— Ici-bas, aucun ; mais, là haut, tout !... Eh ! que peut-on craindre, quand on se place sous la protection du Tout-Puissant ? Au milieu de tous les dangers, ne veille-t-il pas sur sa créature ? Un chieveu ne tombera pas de ma tête, non plus que de la vôtre, sans sa permission... Ah ! monsieur, que la religion est grande, qu'elle est sainte, qu'elle est digne de nos hommages !

— Vous avez une foi bien robuste ; vous êtes heureux ; mais il est des cœurs où cette foi ne peut pas prendre racine.

— Arrêtés, monsieur ; il n'en est aucun qui ne puisse connaître Dieu, l'aimer et le servir. Vous n'avez pas la foi, dites-vous ; mais travaillez-vous sincèrement, sérieusement, à obtenir ce don du Ciel ? Avez-vous étudié la religion ? Avez-vous cherché à vous instruire de ses dogmes, de ses préceptes, de sa morale ? Avez-vous consacré quelques jours, quelques heures de votre vie à approfondir les caractères qui font ressortir la divinité de la religion chrétienne ? Avez-vous élevé en toute simplicité votre cœur vers Dieu et sollicité de sa bonté les lumières qui seules peuvent éclairer votre intelligence ?

— Je ne me suis jamais senti aussi disposé à le faire, répondit Adolphe.

— Commençons donc, dès à présent, mon cher monsieur ; le bonheur vous est inconnu, mais vous ne tarderez pas à apprendre qu'il est toujours le fidèle compagnon de la vérité.

Après ce peu de mots, le missionnaire ouvrit le livre qu'Adolphe tenait entre les mains et ils lurent ensemble les pages suivantes :

— Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

— Que l'on considère son établissement ; qu'une religion si contraire à la nature se soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte, et si fortement néanmoins, qu'aucuns tourmens n'aient pu empêcher les martyrs de la confesser ; et que tout cela se soit fait, non-seulement sans l'assistance d'aucun prince, mais malgré tous les princes de la terre qui l'ont combattue.

— Que l'on considère la sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme :